

# FANTASQUES JARDINS

2013

Claude Cordier



# Fantasques jardins

## Sommaire :

1 - La petite ou Entre l'évier et la poubelle (jardin exutoire)

2 - Jardin ouvrier (jardin réaliste)

3 - Les rêves de Lucille (jardin onirique)

4 - Tuileries en folie (jardin défouloir)

5 - Jardinophobe (à tous ceux qui haïssent les jardins)



© Claude Cordier - 2013

## 1 - La petite ou Entre l'évier et la poubelle.

Elle est petite, si petite, on la croirait sortie d'un dessin animé, image plate, sans relief, joues rouges, tablier beige, quelque chose d'irrégulier dans la démarche .

Tout se passe pour le moment entre la cuisinière et la porte de la cuisine. Elle guette tout ce que la dame en blouse rose jette, tout ce qui tombe du billot ou de la table recouverte de toile cirée à carreaux verts, puis elle ramasse, récupère à la hâte, comme une voleuse, bien que son comportement n'intéresse ni la dame en blouse ni qui que ce soit d'autre. Elle est si petite, semble transparente malgré son acharnement collecteur.

Au soir, elle, si petite, sort du réduits emportant un seau en plastique vert, contenant des restes de légumes et d'autres choses. Elle erre ne sachant quoi en faire, on lui a demandé de les jeter, depuis qu'elle connaît ses origines elle ne supporte plus le mot « jeter », c'est simple elle ne peut même plus l'entendre, alors comment obéir à l'ordre de la dame régissante ?

Quoique, si elle a bien assimilé ce qu'on lui a dit au centre de placement, en aucune façon, même si elle a été adoptée, elle n'a été rejetée. C'est un peu ardu à concevoir, mais elle n'a pas le choix, il lui faut accepter ce que dit la dame régissante. La petite a une telle difficulté à jeter, qu'elle amasse dans son armoire les bouteilles vides, les cartons de gâteaux et autres récipients.

Devant l'ordre qui lui est fait de jeter les ordures du jour, elle décide alors de garder les restes en un endroit secret, préservé, connu d'elle seule, elle verra plus tard qu'en faire. Plus tard, laisse toutes les opportunités, plus tard c'est ne pas vivre dans le présent, sale, triste, c'est espérer que ces résidus prendront vie dans un ailleurs repoussé dans le temps. Le temps qui ne compte pas, qui ne compte plus, quand on a huit ans derrière soi de pas grand chose.

Plus tard, elle, toujours aussi petite, se dirige vers le dehors, le dehors qui est l'inconnu pour une si petite, elle prend le risque. Elle chemine le long de l'allée, le seau vert à la main, lourd,

d'autant plus lourd qu'elle y a amassé tous les rejets de la cuisine, épluchures, coquilles d'œufs, restes d'assiettes...

Parvenue à la limite du jardin, elle s'arrête, là il y a la route, les autos, les gens qu'elle ne connaît pas, et le vent.

Elle suit le vent, il se trouve que le vent lui raconte des histoires de jardins potagers, avec des plants de tomates luxuriants, elle se fait répéter « luxuriant », comme un mot à digérer plus tard, un mot qui nourrit.

Le seau lui paraît lourd, car elle ne sait pas qu'il s'y passe des mutations, des créations, tout à fait hors d'elle.

Fatiguée, elle se pose à la limite du jardin, qui n'en a que le nom tellement on l'a laissé à l'abandon, une misère de jardin, dépourvu de toute pousse nourrissante, un jardin stérile pour l'humain, probablement utile à d'autres espèces, mais la petite a compris qu'elle fait partie de l'espèce dirigeante, et que même si elle ne connaît pas les gens du bout de la route elle possède le pouvoir de « faire pousser. »

Alors, de ses petites mains elle extirpe les remugles végétaux du seau vert et les disperse autour d'elle, en chantant un air de son enfance « Grow grow green giant grow . »

Et si certains peuvent voir, ils auront vu, les déchets de légumes accumulés prendre forme et verdure en un instant, envahissant le jardin qui n'en a que le nom et le peupler de tomates rougissantes d'arriver si tôt, de concombres timides, de choux pommés omniprésents, de salades romaines épanouies et heureuses de l'être, et sur la fin le cri de joie du potimarron poussé trop tôt en graines mais fier de l'être, arborant sa couleur rouge orangé comme un flambeau parmi les autres légumes, et même, oh suprême miracle ! des poussins s'extirpant des coquilles d'œufs comme des anges venus de nulle part.

La petite, réjouie, s'assit là au centre de la monstruosité végétale et potagère.

On la repêcha en ce lieu au matin, mouillée comme une grenouille dans un champ de nénuphars, des plumes dans les cheveux, des feuilles collés aux pieds, et ce fut pour elle la plus beau jardin du monde.

## 2 - Jardin ouvrier

Maurice pousse sa brouette, tête haute, le regard fier, il s'avance ainsi tel un conducteur de char de la deuxième DB, fend l'air et les herbes folles, jamais au plus court pour ne pas endommager les plantations, respecte les virages à angle droit et pivotant habilement, d'abord la roue, puis la tête, puis le corps.

Son attitude ressemble à celle des mères conductrices de poussettes étroites et légères, qui l'air bravache, traversent la foule, affrontent les automobiles, dévalent les côtes, sillonnent les allées des supermarchés, rapides, alertes, fortes, oubliant totalement que le petit transporté ne porte pas de casque, ni de masque à gaz, ni de pare genoux brevetés et encore moins d'air bag.

Maurice avance ainsi poussant sa brouette en bois tant que ce qu'il transporte n'a rien de fragile.

Tout au contraire, vous le verriez les jours de plantation, de rempotage ou même de récolte quand le produit est fragile, tel un orfèvre, déplacer son outil à pas mesurés, aborder les virages avec grand art et retenue et fouler le gravier avec tant de légèreté qu'un ange ne l'entendrait pas, si la roue arthritique ne grinçait point.

Maurice habite dans un trois pièces situé au troisième étage du bâtiment 3 d'un ensemble de HLM en barres décorées de carrelages jaunes et verts, que la voisine appelle « Les petits pois ».

Maurice habite ce logement mais n'y vit pas. Il y dort, y procède à sa toilette, y mange parfois, très rarement même quand il pleut.

Le reste du temps il vit dans son jardin ouvrier, quatre rues plus loin, pas le bout du monde, à peine le bout de la brouette. Il s'y est bâti un appentis, cabane à outils équipée d'un dais de toile blanche comme un prince arabe, des carillons chinois

tintinnabulant accrochés aux mâts. Il y dort souvent, ou il y végète comme ses végétaux, il s'y nourrit même réchauffant sa soupe sur un Butagaz antique et rouillé.

C'est là, dans le jardin quand le temps est clément que Maurice vit, c'est à dire qu'il existe.

Certains habitants des « Petits pois » ne savent même pas que les jardins ouvriers et tout ce qui y pousse, existent. (C'est comme dire à Mathilde banlieusarde esseulée et désargentée que son sort ressemble à celui de Suni jeune fille du village de Kirtipur, vallée de Kathmandu...)

Maurice est une plante verte, au crâne rasé, et aux chaussures grises, sa seule fantaisie décorative est un tatouage à la base du crâne représentant un tournesol, ancien souvenir d'une qui fut et n'est plus.

Maurice a pour voisin de jardinage ouvrier Youssouf. Maurice a longtemps été désolé pour son voisin Youssouf qui a persisté à vouloir produire en cette terre de banlieue parisienne des produits issus de son terroir.

Tous les ans Youssouf, faisait avec son épouse Zohra, l'aller retour Paris Oran dans son break 404 chargé au maximum. Au retour, il apportait des plants de ce qui pousse là bas chez lui et exige peu d'arrosage.

Il plantait et la mine triste s'en venait voir Maurice en lui disant : « Je suis vénère mon ami, les plantes de mon pays sont racistes, elles ne veulent pas de cette terre, qu'est-ce que je dois croire ? »

Maurice, dont la culture se résume au brevet, n'a pas joué le savant, il a parlé à Youssouf des réalités de la terre, du vent, des pluies, même des fientes d'oiseaux qui sont plus ou moins bonnes pour certaines espèces.

Il savait lui que la terre d'ici ne pouvait produire les légumes de là bas. La terre ne fait pas de cadeau, elle ne vous suit pas quand vous transhumez, même si on l'arrose plus que de raison, la terre produit ce qu'elle veut bien produire, selon sa composition, son ensoleillement et tout le tintouin. Toute prière, même musulmane, n'y changeront rien.

D'années en années, Maurice a donné à Youssouf des plants, des boutures, des graines, et bientôt le jardin ouvrier de



Youssef qui ne s'était pas obstiné dans ses plantations exotiques et stériles, n'eut plus rien à envier à celui de Maurice. Maurice en était ravi, aussi fier de sa production que de celle de son ami qui ainsi nourrissait tant bien que mal sa famille, mais pas les cousins.

Question production, son lopin de terre n'est guère vaste, tout au long de l'année, les plantations légumières de Maurice suffisent à sa soupe de solitaire ou à sa salade individuelle, y compris la ciboulette, le basilic et les herbes de Provence.

Mais Youssef, détenteur de la même surface potagère, chargé de sa grande et prolifique famille a quelques difficultés à boucler la semaine, et ne parlons pas du mois. La vie est dure pour lui et pourtant Youssef est un sage, lorsque Maurice roule trop vite avec sa brouette, il crie dans sa moustache : « Maurice, hé Maurice, les gens pressés sont déjà morts ! »

Alors, Maurice sourit et ralentit le pas.

Un matin de mai, Maurice a dormi sous son dais, il entend des craquements inhabituels provenant du jardin contigu, celui en jachère depuis que le père Edouard est enfin mort de ses blessures à Verdun. Là, il voit un homme trapu s'affairant à retourner la terre, l'inconnu sent son regard et se retourne en s'épongeant le front du revers de sa manche et dit : « Bonjour voisin, j'suis Fredo des Petits pois, bâtiment B, troisième gauche, r'traité depuis avant hier du ch'min d'fer et content d'l'être, j'vais pouvoir profiter d'mon lopin. »

« Bonjour, mon nom est Maurice, votre voisin de gauche s'appelle Youssef mais il ne vient que passé vingt et une heures, quand les petits sont couchés. Je vous souhaite la bienvenue, et si vous avez besoin de quelque chose... »

« C'est pas d'refus, j'ai pas d'brouette et qu'un arrosoir, ça va être duraille avec la terre comme elle est sèche ces temps ci. »

Maurice lui propose bien entendu de lui prêter ce qui lui manque et de l'aider à retourner la terre. Tout en travaillant, Maurice raconte les déboires alimentaires de Youssef, son jardin suffit à peine à nourrir sa grande famille, et encore moins les cousins.

Tous deux, tout au long du jour échafaudent des plans de sauvetage.

Vers 16 H, Fredo brandit l'arrosoir et crie : « J'ai trouvé, la coop ! »

- Quoi, la coop ?
- Toi, ton jardin te suffit bien, moi c'est just'pour m'amuser que je vais cultiver, ma pension d'la SNCF m'suffit bien, alors on met la produc' en commun et on fait une coop à trois.
- C'est ça et on sectorise, ajoute Maurice.
- On quoi ?
- On spécialise les terrains, le tien pour les féculents, pommes de terre, haricots, le mien pour les courges et autres potirons, le sien tomates, salades et haricots verts, mon pommier et son poirier feront le reste, les aromates poussent partout. On achète les engrais en lots, la diffusion spécialisée par zone évite la dispersion, l'arrosage de même et la récolte encore plus, c'est ça sectoriser la production.

Le soir venu, Youssef les retrouve assis sous la tente de Maurice un verre à la main, fourbus mais très gais. Ils lui expliquent leur plan « coop ».

De retour chez lui, Youssef n'a pas tout bien compris du plan en question, mais pour une fois il sourit en s'endormant.

Ce qui fut dit fut fait, les cieux cléments firent le reste et les petits oiseaux solidaires évitèrent toute détérioration des trois jardinets, secteur Rosny. Les oiseaux quand on sait leur parler sont de précieux atouts, mais qui sait encore parler aux oiseaux ?

Les récoltes furent fructueuses, chacun mangea à sa faim et on a même pu inviter les cousins.



### 3 - Les rêves de Lucille

- « Lucille ! Lucille Granbain ! Le tableau est en face de vous, ce que vous fixez c'est la fenêtre ! Qu'est-ce que je viens de dire ? »

Lucille tourne sa jolie tête vers l'institutrice en rogne : « Le fucus vésiculeux est une algue marine très présente sur nos côtes françaises. » (Et elle pense : ma sœur en prend dans son régime minceur).

- « Soit, vous avez entendu mais vous n'êtes pas attentive à ce que j'écris sur le tableau, reprenez vous mademoiselle ! »

Lucille sourit de son joli sourire, car pour le moment rien n'est inscrit sur le tableau vert.

Vert comme la mer, mais surtout vert comme le jardinet de Jean Marc, là bas à main gauche, au delà de la clôture du stade qui jouxte l'école.

Ah le jardinet de Jean Marc ! Mal pratique car tout en longueur. Jean Marc a dû tout planter en alignements très stricts, il a également exploité la hauteur des anciens murs à pêches de Montreuil, en plaçant des espaliers tout le long.

Les plantes en pots y sont comme au spectacle, sur cinq étages, au sol les tomates, les concombres, les haricots, les pommes de terre, les batavias et autres laitues, les courges aussi, même la patate douce étrangère qui accepte de séjourner là, et tous les autres nourrissants ou aromatisants, ou simplement décoratifs, paradent sur les étagères. La rose trémière qui ne sert de rien sauf pour le décoratif a accepté la promiscuité de l'oseille, qui elle revendique son utilité de plein droit. Le laurier en maître, car il finira, bon an mal an, par être un arbre demande le droit de descendre pour que ses racines s'enfoncent fortement dans le sol.

Quand Lucille vient s'installer dans le jardinet de Jean Marc, elle prend l'escabeau de bois, le place à une extrémité du terrain, s'installe sur la dernière marche, comme un arbitre de tennis et écoute pousser les plantes.

Ecouter pousser l'herbe n'est pas donné à tout le monde, il faut avoir l'oreille réglée sur une fréquence peu commune, même

aux musiciens, il faut s'y être exercé depuis la toute petite enfance.

La maman de Lucille n'aimant pas la compagnie des mémères tricoteuses des squares, ni le brouhaha et les hurlements des charmants bambins en couche culotte, Lucille et son landau, puis sa poussette passèrent leurs après midi au calme sous les frondaisons du cimetière du Père Lachaise. Elle s'exerça pour ne pas s'ennuyer, sa maman plongée dans un livre interminable ne lui accordant que rarement quelque attention, à l'écoute du vent dans les feuilles de marronniers, à la différenciation des pépiements des divers oiseaux qui peuplent ce grand parc, au grincement des branches des arbres centenaires, à la pousse de l'herbe entre les pavés et surtout au souffle des âmes longeant le marbre des tombeaux.

Lucille acquit ainsi l'oreille végétale qui, comme l'oreille absolue des musiciens permet de reconnaître sur le champ une note, permet de reconnaître aussi sur le champ, mais également dans le pré, qui pousse, où et comment.

« Est-ce bien utile ? » Aurait demandé madame l'institutrice si Lucille lui avait fait part de son talent. Certes oui, car à l'oreille et surtout dans le jardinet de Jean Marc, Lucille détecte les cris de souffrance, d'anxiété, de mal être de toute la verdure, prend des notes sur un carnet en papier recyclé et le remet au jardinier à son départ, pour que dès le lendemain des mesures puissent être prises pour enrayer le malheur, distraire l'ennui, anéantir la vermine, secourir la douleur ou tailler dans le vif.

Ainsi, à sa connaissance, il n'est pas de jardin plus prolifique dans le 93 que celui de Jean Marc.

Grâce à l'oreille de Lucille.



## 4 - Les Tuileries en folie

Le jardin est une idée terrible, la nature existe, pas le jardin.

Le jardin c'est l'empreinte de l'homme sur la nature et en général c'est raté.

Sauf peut-être pour les jardins de curés, tel celui de l'église Saint Pierre Saint Paul à Montreuil, verdure en broussaille, en liberté d'exister. Plantes perdus parmi les tombes, les morts alimentant la nature, quoi de plus signifiant.

Je sens que je vais fomenter le parti des jardins libres, pour ne plus avoir à subir ceux à la française de Versailles et des Tuileries.

Je travaille dans l'aile Marsan du Louvre et de ma fenêtre au sixième étage, les plantations très onéreuses du jardin conçu par M.Wirtz dépérissent à vue d'œil. Les buis jaunissent. Les haies sont percées de trouées.

Des fenêtres, on peut apercevoir des détraqués qui se donnent rendez-vous avec l'illusion de ne pas être vus et commettent des actes irrévérencieux. Est-ce cela un jardin public ? Un lieu où les trouées, quelles qu'elles soient, mettent l'accent sur les turpitudes de nos contemporains ?

C'est aussi, le corbeau de peu d'envergure qui vient cancaner à ma fenêtre, ou le merle perdu en ce lieu qui niche sous le toit et s'évertue à se faire entendre parmi le brouhaha des voitures de la rue de Rivoli.

Alors je me prends à imaginer, du haut de mes six étages, du haut de mon imaginaire de secrétaire, ce qu'aurait pu être le jardin idéal du Carrousel.

Nous aurions pu, surtout ne pas demander (Marchés Publics obliges, appels d'offres et contraintes techniques) à des gens ayant pignon sur rue, bien pensant de l'exactitude des lieux, même formation, mêmes buts, même pensée uniforme, nous aurions pu risquer la folie, comme les folies du XIX<sup>e</sup>, où tout pouvait arriver.

La seule déviance fut l'intrusion préprogrammée des sculptures de Maillol, sous l'égide de son égérie, sa muse, son modèle, du haut de ses ans, traînant son fauteuil pliant pour reposer son impotence, décidant de la place de telle ou telle statue, rigide

portrait d'elle même il y a bien longtemps. Je l'observais de ma fenêtre, allant et venant, percluse de rhumatismes, ses charmes perdus, donnant des ordres comme un maréchal d'empire. De ces maréchaux qui par leur svelte silhouette teigneuse cancérisent les murs de l'aile Marsan. Les manutentionnaires fourbus déplaçant avec milles précautions les gentes dames de bronze lourdes pas seulement d'années.

J'imaginai, l'ami héritier de Francis Bacon décidant ainsi de la place que les œuvres du Grand Mort devraient avoir en tel ou tel endroit.

L'envie me prit de dévaster l'existant, de jeter à l'envie ma hargne sur cette terre mortifiée, buis morts nés, arbustes lénifiants, pelouses jaunissantes.

Et l'on vit par une nuit de pleine lune (je fis alors de terribles heures supplémentaires, que l'on ne me paya pas), le résultat de mes frustrations esthétiques : la terre, l'humus richement nourri, se mit à vibrer jusqu'aux rives de la Seine. La passerelle Solferino, chemin vers le musée d'Orsay, nouvellement construite et qui s'agite pour un rien, s'énerva et faillit rompre.

La tempête fit rage, l'orage de la déviance, politiquement incorrect, du haut de mon sixième, l'élan prit feu, les oiseaux réveillés mais alertes assurèrent le transport des plants venus d'on ne sait où, ne posant pas de question. La gent animale est prête au fantastique quand celui ci survient, à toute heure en tous lieux.

J'ai même vu, je ne saurai l'affirmer, mais mon âme le vit, l'ours brun du jardin des plantes, passer toutes les barrières et les ponts, cavalier dans le tumulte général, tel un ouragan, vers la pelouse suivi des germes en pousse du jardin des plantes comme un meneur de revue, jamais vu, et d'en bas me faire un signe de la patte comme un compagnon de combat.

Du haut de mon œil de bœuf, j'orchestrai la déviance végétale, irruption révolutionnaire dans le jardin si bien réglé des Tuileries, arrivée d'herbes folles hurlant leur folie, qui n'a pas entendu le cri de l'herbe folle ne sait rien de la nature. Envahissement des plantes tropicales de l'Institut, enfin libres, déviées de leur fonction, exultant, savourant leur prise de pied en territoire si bien régenté. Même la plante carnivore de la

Grande serre a trouvé racine auprès d'une petite renoncule très modeste, elles ont sympathisé et je n'y étais pour rien.

Le jardinet si bien réglé ne se serait pas reconnu, le parterre avait tout de la jungle tropicale, où pépiaient des oiseaux exotiques, où erraient des espèces rampantes, où les moustiques s'extasiaient de tant de luxuriance, me remerciant en ne me piquant point, moi qui suis si allergique aux piqûres de ces vampires.

Le temps faisait son effet, tous s'implantaient d'une manière anarchique, il y a avait du rouge partout, les fleurs sont-elles en majorité rouge ou j'hallucine ? Et du bleu, du bleu Rue de Rivoli, il y a de quoi réveiller les rois. Le merle chanteur du Palais du Louvre me hurla : il faut de l'eau, quand on replante, il faut de l'eau.

Le message m'était destiné, alors de mon œil de bœuf j'invoquais les dieux Hopis de la pluies, ceux que j'avais fréquentés en Arizona, et je me mis à entonner le chant de l'orage purificateur, cela prit un certain temps, et je n'avais aucune certitude que cela puisse marcher, je n'étais d'aucune origine indienne, pour ce qui concerne cette incarnation, pour le passé je ne sais que dire mais il se trouve que j'ai trouvé rapidement les mots qui ont fait pleuvoir sur ce micro climat qu'est le jardin des Tuileries. Et la pluie se fit soudaine, forte et libératrice, telle une manne. Le dieu des orages travaillait le ciel à grands coups de fourche.

Alors, j'entendis le merci des tous et de toutes, de la petite renoncule au plan de troène, du buis régénéré au châtaigner épuisé d'ans, revivant comme par miracle, du moineau, au colibri évadé, tous abreuvés par ma prière, s'ébrouant sous la pluie du jour, veille de celui où l'administration me jugea impropre à travailler dans un musée d'un tel renom et négocia mon licenciement, correct, syndicalement acceptable, avec indemnités.

Je partis, ils ne perdaient rien pour attendre, le merle est venu me voir aujourd'hui sur mon balcon, il y aurait à faire à Chenonceau, et à Chantilly.

J'attends leur décision, mes pouvoirs sont intacts et prêts à servir pour le bonheur du jardinage

## 5 - Sylvain le jardinophobe

Rue des Hortensia, place des Aulnes, chemin des Cyprès, rue Victor Beausse (un cultivateur de pêchers), passage des Noisetiers, rue des Maraîchers, cité des fleurs, impasse des Genévriers, voie des Saules, chemin des nèfles, stop, on arrête là. Je suis allergique au pollen, j'ai pas choisi d'aller habiter cette banlieue ouvrière pour me trouver entouré de verdure. J'aurai dû me méfier, les pavillons en meulière n'auguraient rien de bon, qui dit pavillon dit bout de jardin où chacun met un point d'honneur à faire pousser quelque chose du genre végétal.

Mais j'habite une cité de béton et le comble est que l'office des HLM a décidé récemment de privilégier les espaces verts, on dirait qu'ils attendaient ma venue pour mettre le paquet sur le sujet, avant c'était pierraille et gravillons. Depuis mon emménagement, je les ai vu débarquer avec leur tombereaux de terre enrichie, leurs plants tout verts, leurs racines, leurs graines grasses à souhait, leurs bosquets surgis de nulle part, leurs buis indécrottables, leurs thuyas prolifiques, leurs pâquerettes omniprésentes. A quand le champs de maïs entre les poteaux de basket et les tournesols sur chaque balcon ?

Le comble ce fut mon voisin de palier qui dans l'ascenseur qui sent l'engrais de rempotage, l'air jovial et content de lui, m'asséna cette vérité insurmontable pour un ennemi de la verdure : « Moi monsieur, j'ai réussi à faire pousser des potimarrons sur mon balcon au cinquième. »

Et bien qu'il les fasse pousser ses potimarrons et qu'il s'étouffe avec !

